



Mille et une torches

Stefan Platteau



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Mille et une torches

Stefan Platteau



FEDERATION
DE L'INDUSTRIE DU LIVRE

Mille et une torches

Victorieux par les armes aux Gués de l'Angmuir, l'Héritier-Roi Akhil Souranès n'a plus d'obstacle à ses ambitions hégémoniques. Défaites, les armées de Narrakhin ! Vaincue, leur Duchesse Maroué Luari, qu'hier encore, on appelait la Reine Maroué. Plus jamais elle ne s'opposera à lui à l'Assemblée des Peuples ; Akhil peut régner sans partage, instaurer un pouvoir fort sur l'ensemble du royaume. Dans la foulée de la bataille, ses troupes entrent en triomphe à Narrakhin. L'Héritier-Roi dispose de peu de temps pour s'assurer de la soumission des Luari : l'hiver venant, ses vassaux quittent un à un l'armée royale pour regagner leurs fiefs. Un acte de reddition est imposé à la Duchesse captive : il abolit tous les privilèges et exemptions dont le Vieux Duché jouissait depuis des siècles, et le ravale au rang de simple province de l'Héritage. En découvrant sa teneur, Maroué aurait glissé à ses valets : *Peu importe que je signe ce parchemin ignominieux, il tombera en cendres sitôt qu'il connaîtra la lumière des Astres.* La parole d'une sorcière n'est pas à prendre à la légère, alors les valets la rapportent à leurs proches ; et ces mots se répandent dans la cité comme une promesse, attisant la rancœur contre les Souranès, soufflant sur les braises d'une colère qui ne demandait qu'à s'embraser...

*Chronique de la guerre civile, année I –
Par Connour d'Urtach.*



1. Témoignage d'Aïfe, la calfate

Les forgerons pis les bouchers sont v'nus nous choper aux chantiers sitôt que l'soleil s'a couché. Une trentaine de gaillards sapés d'manteaux gris, la capuche su' la caboche, le pas vif. Mon cœur s'est emballé quand j'les ai vus débouler :

Ayé. C'est parti !

On atait tous restés sur place après l'travail, planqués dans la bedaine d'une galère en construction, hors de vue des patrouilles : charpentiers et calfats, tout l'corps de métier des bâtisseurs de navires, prêts à serrer les coudes. Aucun de nous s'atait avisé de rentrer chez lui ; la rumeur disait que ç'atait pour cette nuit, qu'y fallait s'préparer, en bons patriotes. Chacun d'vait rester fourré avec sa corporation en attendant qu'la danse commence. Fourbir ses couteaux, ses torches et sa colère.

Les forgeux, ç'ataient p'têt bin les plus énarvés de tous. Les mieux informés, aussi, à c'qu'on disait. Pas étonnant que l'mouvement vienne d'eux.

« Z'avez préparé de la poix, les gars ? », a lancé leur meneur, dès qu'on a pointé le bout du pif hors d'la galère. « Et de l'étope bien sèche, beaucoup d'étope ! Faut qu'on emmène tout ça aux fours à chaux ! »

Onc' Zalit, qu'est maître-charpentier, s'a t'avancé pour les accueillir. La poix, c'est pas ça qui manque, ici, vu qu'on s'en sert pour amperméabliser les coques. Mais le rapport avec la chaux m'a pas sauté aux yeux tout de suite.

« Tu veux fabriquer an' d'ces merdes liquides qui crament et qui collent à la peau, pour griller tous ces salauds ? », l'onc' a jacté.

Le type a répondu d'un rictus, et nous aut', les branleurs de rafiots, de vivats étouffés. Une sainte folie du feu, c'est ça qui couvait dans nos cœurs. C't'après-midi, Maroué avait signé la foutue charte de l'Héritier-Roi, à la stupeur de toute la cité. Contrite et forcée, comme qu'on dit, devant sept témoins issus d'la haute. Heureusement, elle avait promis que ça brûlerait, et que ça brûlerait même bien, sitôt qu'les Souranès s'aviseraient de la sortir sous l'ciel. P'têt qu'elle allait l'ensorceler, ou alors, ç'atait un appel qu'elle nous adressait, à nous, les gens, pour qu'on fasse le boulot nous-mêmes. Tout cas, l'avait choisi les flammes comme

l'arme d'la libération, alors ça s'raient les flammes qu'on porterait ce soir. Faut se tenir prêt, et Tiau ! Fasse qu'les Souranès crament en même temps qu'leur damné d'parchemin !

Ma frangine, la balèze, s'est bâté deux jarres emplies de poix d'pin su' les épaules, puis on s'a mis à remonter la berge du fleuve en silence, vers l'intérieur d'la cité. On a franchi une poterne discrète dans l'rempart du port, et on s'a glissés dans les ruelles étroites, dans les quartiers des poissonniers. Les oreilles aux aguets... Faisait nuit noire, vu que les nuages cachaient la lune, et qu'on allait sans lanternes, pas vu pas pris. Ça caillait sévère, un bon grippe-gorge de début d'hiver. La cité schlinguait la fumée de tourbe, l'vieux bouillon de légumes, le crottin d'éléphant et la paille. De temps en temps, on entendait couiner des singes sur l'toît d'un temple ou sur le ch'min de ronde du rempart.

J'ai trottiné jusqu'au type qui nous em'nait, un grand lascar à la peau brun sombre, la barbe rouge comme le feu d'ses forges.

« J'ai pas d'arme, j'ai soufflé.

— C'est pas grave, p'tite. On finira par t'en trouver une.

— Chuis pas ta p'tite. Et j'veux pouvoir zigouiller ma part de salauds. »

Lui, y portait une dague à la ceinture ; et l'éclat du métal s'laissait voir aussi sous les manteaux d'ses compagnons – couteaux, hachoirs et coutelas de bouchers, rien de pus costaud, vu que les Souranès avaient saisi toutes les armes des bons métiers de la Cité. Ça f'rait pitié face aux lances, aux éléphants d'guerre ou aux Destriers-Tonnerre, mais au moins ç'ataient quand même des lames, avec un manche sur lequel tes doigts, y peuvent se serrer quand t'as la trouille. J'en voulais une, j'me sentais à poil sans.

Et si on tombe sur une patrouille ?, j'ai chouiné.

— On tombera pas sur une patrouille, a répliqué le rouquin à mi-voix. On les évite, et elles font pareil. Merde au couvre-feu ! » Il m'a tapoté l'épaule pour m'rassurer : « Les Souranès, y reniflent la tension comme tout le monde. Sont pas trop chauds pour se balader, cette nuit. Y préfèrent rester en grands groupes, près les temples ou à l'abri dans leurs casernements. Y montrent les muscles, ça oui, mais bouger, y bougeront pas.

— Ayé, a soufflé une femme à ses côtés. Z'osent

circuler que dans les rues larges, là où z'ont des arbalétriers aux étages, dans les maisons qu'y z'ont réquisitionnées. Les ruelles, y s'y risquent pas. Trop peur de tomber dans des embuscades. On peut les esquiver facilement, du coup. Par que la ville, elle est toujours à nous, en vrai. Et ç't'un d'ces laburintes... »

Et dans l'ombre, sous sa capuche, j'ai vu brûler l'éclat d'ses dents, comme si z'étaient prêtes à mordre. J'ai soupesé l'bon sens dans c'qu'elle disait. C'est vrai, les soldats du Roi, y s'étaient logés où y pouvaient : dans les auberges, la halle au drap, l'beffroi, les hospices ; et pis dans l'château du Cerf, bien sûr, avec Akhil lui-même et ses Preux. Mais y connaissaient rien au réseau des coupe-gorges, des traboules et des arrière-cours de Narrakhin. On en sait, nous, des chemins secrets pour s'faufiler à travers les pâtés d'maisons sans qu'y nous voyent !

« Pis on a des caches, a continué la femme. Avec des lances, des épées, des casques et d'la bonne cotte de mailles ; tout c'qu'on a pu mettre à l'abri avant qu'ils investissent la Cité, et qu'ils ont pas encore trouvé.

— Où ça ? » a jacté ma frangine.

« Tu vas voir. Le temps de passer par les fours, on vous y mène. »

Puis on l'a bouclée, parce qu'une bande de silhouettes capuchonnées bloquait la rue devant nous. Z'étaient des nôtres, heureusement : des poiscailleurs du quartier, prêts à s'joindre à la fête. On s'a embrassés les uns les autres pour se féliciter d'êt' tous là, se donner du courage. À ç't'heure-là, personne avait encore allumé sa torche ; les visages restaient dans l'noir, mais les yeux luisaient d'un éclat féroce.

En passant par les traboules, on a gagné les bas-quartiers du nord sans croiser aucun troufion. Là-bas, les Souranès foutent jamais les pieds. On a rejoint les patriotes qui s'rassemblaient autour des fours à chaux, avec les bannières d'leurs métiers. Au centre de toute cette agitation, les chafourniers s'affairaient à mélanger la chaux vive avec d'la graisse animale, d'la térébenthine de pin et d'autres trucs qui flam' bien. De quoi fabriquer des grenades de terre cuite pour cramer tous les salopards de la capitale dans leur armure. On avait tous hâte de voir le spetaque, alors on a filé not' chargement de poix avec des grands sourires ; on était fiers de



verser not' écot à la cause.

Y commençait quand même à y avoir un peu trop d'monde assemblé aux fours, à cause que les gens continuaient à arriver en continu ; on avait beau touffer nos voix, ça finissait par faire un sacré tintouin, qui risquait d'attirer l'ennemi. Pour pas que, le grand rouquin des forgeux a décidé de r'mettre toute la compagnie en mouvement.

« Aux caches, les gars ! Chopez les armes ! Les calfats, les tripiers, Parwani va vous conduire ! »

La femme de tout à l'heure a levé le bras pour qu'on la repère ; avec les gens des chantiers, on s'est tous attroupés près d'elle.

« Où qu'on va ? a demandé mon onc'.

— Rempart ouest, a répondu la nommée Parwani. Près la tour des Engoul'vents. »

Et pis elle a posé un doigt sur ses lèvres pour nous faire taire, et on s'a mis en marche après elle, longue file de fantômes forcés d'cheminer à la queue-leu-leu à travers les ruelles pas bien larges. Faisait si noir qu'on voyait pas plus que les deux ou trois clampins d'avant nous ; fallait pas s'arrêter, sous peine de perdre le fil et s'faire larguer par le groupe. L'onc', la frangine et moi, on crapahutait quèquepart au milieu de cette colonne lâche. N'a fini par tomber sur la grande rue aux Oies, qu'y faudrait bien franchir en douce, en priant pour pas se choper une patrouille. Les gars d'avant nous, ils ont maté à droite, à gauche, pis comme y'avait personne, y se sont grouillés de traverser.

Pis alors qu'on s'apprêtait à faire comme eux, y a eu comme un orage qu'a monté du sol. La terre s'a mise à trembler tellement fort que chuis restée plantée sur place, à grelotter de tous mes boyaux. Morte de trouille.

Mon onc', lui, l'a pas perdu ses esprits.

« Destriers-Tonnerre ! l'a soufflé, en me r'trainant dedans la ruelle. Planque ! » Et on s'a cachés ent' les murs, du mieux qu'on a pu.

Les canassons ont déboulé du bas d'la rue – trois étalons trop balèzes, les naseaux qui fument, avec des types en armure complète juchés d'sus, faces tapies derrière leurs museaux de fer. Y z'allaient qu'au trot, mais ç'atait assez pour faire gronder toutes les pierres autour de nous. Mon frère dit qu'en bataille, nos gars se pissent dessus rien qu'en entendant les Destriers-Tonnerre qui chargent ; avant qu'y soyent sur eux, y s'couchent à terre de terreur et y s'font

piétiner au sol comme de vulgaires guernouilles.

Ces trois chevaliers-là, z'avaient senti quéquechose, les fumiers ! Z'ont ralenti l'allure en arrivant à not' hauteur, pour mater les ombres à travers leur visièrre. On s'a plaqués cont' le mur et on a prié toutes nos forces, en espérant qu'y nous voyent pas. Par que, l'air de rien, les Souranès, quand y vous chopent après le couvre-feu, y'arrive qu'y vous pendent au rempart, comme ça, pour un oui pour un non, juste parqu'y vous trouvent suspect. Les macchabées qui s'balancent au-d'sus d'nos têtes sont là tous les jours pour nous l'rappeler.

Chuis rendue consciente qu'on allait crever si on s'entêtait, et à quel point qu'c'était complètement crétin de not' part d'vouloir fiche dehors la fine fleur d'la chevalerie du Roi, avec nos couteaux et nos torches.

2. Témoignage de Lethor, intendant du Royaume

Elle se tenait debout dans l'antichambre du banquet, les mains encore jointes bien qu'on ait coupé ses liens : notre captive, notre ennemie terrassée. Sa longue chevelure fauve roulait librement sur sa robe blanche de deuil, telle une averse de rouille, un millier d'armures en train de s'effriter.

Maroué Luari, Duchesse de Narrakhin.

Trente ans d'opposition, à bloquer les projets de mon Roi à l'Assemblée des Peuples. De plaidoyers vibrants, d'alliances objectives, de peurs maniées habilement pour dresser les cœurs contre notre rêve d'unification. Des mots ! Tant de mots pour rien ! Et puis enfin, une guerre, une vraie. Une seule bataille, brève et décisive, un jugement des Astres. Et la voilà soumise, brisée par la mort de ses fils et la ruine de ses armées. Vaincue d'une façon si nette, que plus personne ne se rallierait jamais à ses prêches. Politiquement finie. Elle qui se croyait encore Reine dans les frontières du Vieux Duché et au-delà... l'ombre d'une souveraine, le fantôme d'un royaume désormais totalement digéré par l'Héritage, vestige d'un temps révolu.

Bien sûr, dehors, la rue la réclamait toujours ; ce soir même, des dizaines de petites gens massés sur le parvis devant le château braillaient son nom la torche en main. Ils s'étaient rassemblés là au

crépuscule et avaient refusé de bouger ensuite, bravant le couvre-feu. D'après mes rapports, d'autres courraient la ville en bandes discrètes. Akhil avait donné des ordres pour qu'on les laisse s'époumoner sans répondre à leurs provocations ; la dernière chose qu'il souhaitait était un massacre de civils, ici, en plein cœur de Narrakhin. De toute façon, hors la cité, cette grogne et cette rancœur s'éteindraient vite ; il n'avait nul besoin de les mater dans le sang. Il pouvait se permettre de soigner son image de suzerain magnanime ; on oublierait les Luari tout comme on oublierait que ceci fut jadis le cœur du Vieux royaume.

Dans l'antichambre, il y avait une petite fenêtre aux carreaux de verre coloré ; à travers elle, Maroué entendait les clameurs qui montaient du dehors. C'est à peine si elle y prêtait l'oreille, à en juger par son visage, qui n'exprimait rien : ni fierté, ni douleur, aucune émotion propre à éveiller notre pitié. Un masque hostile et silencieux, passablement éteint. L'effet des drogues que nous lui administrions à son insu ; celui d'un désespoir profond, aussi, sans doute. Perdre d'un seul coup ses deux fils en bataille, c'est à vous lacérer le cœur le mieux trempé. Elle aurait affronté toutes les forces du ciel, si cela avait pu les sauver de la vindicte d'Akhil. Sur ce point, j'éprouvais pour elle une compassion sincère.

Les demoiselles de compagnie ont tressé sa tignasse revêche pour l'entortiller en un chignon élaboré, à sa grande indifférence ; puis elles ont fardé son visage de poudre d'or et d'argent, selon la coutume des Luari. Lorsqu'elle a eu l'air assez apprêtée pour paraître devant la cour, j'ai sorti l'anneau sigillaire de mon aumônière et le lui ai présenté avec égards :

« Votre sceau, Ma Dame. L'anneau de Kuntola. »

Un objet si ancien et si sacré que ma main en tremblait malgré moi.

C'est avec ce sceau ancestral qu'elle avait signé l'acte de reddition, l'après-midi même. Que tous le voient briller à son doigt, et nul ne mettrait en doute l'authenticité du document. Elle a hoché la tête avec mollesse, glissé l'anneau à son index avec lenteur, comme si ce devait être la dernière fois. Puis les deux battants de la grande porte capitonnée se sont ouverts cérémonieusement devant nous, et les lumières du banquet sont tombées sur nos visages.



Nombre de poètes ont célébré la salle tournante du Château du Cerf, à Narrakhin : aucun ne lui rend justice. Je ne suis qu'un vieux chevalier retiré des armes ; qui suis-je pour tenter de faire mieux ? Comment décrire ce vaste disque de marbre bleu, qui pivotait avec lenteur sur son axe central, mu par quelque eau souterraine ? La voûte semée d'astres d'or, dont les constellations semblaient se déplacer avec paresse au-dessus de nos têtes, bien qu'en réalité, ce soit nous qui nous mouvions ? La cloison de bois courbée, ornée de fresques grandioses, qui occultait le tiers du pourtour de la salle, et tournait avec nous, barrant tantôt l'entrée principale, tantôt la porte de service, tantôt encore les fenêtres donnant sur les jardins du palais ?

Au centre, sur une estrade, des musiciens masquaient de leurs sitars et de leurs harpes le bruit subtil des rouages hydrauliques tapis sous nos pieds.

Autour d'eux, assis à la table d'honneur semi-circulaire, quelques-uns des fleurons de la noblesse de l'Héritage siégeaient en grande pompe. À commencer par les sept témoins choisis pour contresigner l'acte de reddition de Maroué : le Grand Flamme de Kalamir, bonhomme adipeux drapé dans sa robe de culte orange ; le Haut commandeur de l'ordre chevaleresque des Bergers du Crépuscule, robuste et tout de blanc vêtu ; puis le vicomte Suryl, neveu du duc de Morthouanne ; la Duchesse de Beranthar, le grand argentier Ossareyn, le comte de Menarfon, et le Chevalier-Gardien des écluses sacrées. Auprès d'eux dinaient des courtisans de moindre importance, le reliquat de la cour attardé à Narrakhin avec Sa Majesté. La noblesse locale était présente aussi, en nombre restreint : humiliée, vaincue, reléguée aux tablées mineures.

À l'entrée de Maroué, Akhil lui-même s'est levé, barbe d'or tressée, robe de velours bleu cobalt. Il a présenté sa coupe en l'honneur de la captive et pris la parole, de sa voix grave et chaude :

« Prenez place et dinez en paix, ma Dame. Vous êtes toujours ici chez vous, sous la protection de l'Héritier-Roi. Nul ne s'avisera de vous manquer d'égards, sous peine d'encourir ma colère. »

Mais ces mots eux-mêmes ne servaient qu'à souligner leur nouveau rapport de force. Désormais, elle n'était plus qu'une vassale parmi d'autres, dépendante des faveurs du Haut-roi, assise en bout

de table dans sa propre maison.

L'air de rien, il l'exhibait comme une prise.

D'un regard, j'ai vérifié que toutes les mesures de sécurité que j'avais ordonnées étaient en place.

Quatre preux en armure complète, comptés parmi les meilleures lames du royaume, gardaient la grande porte. Deux autres veillaient auprès du Roi, un troisième debout non loin de la Duchesse. Les autres étaient postés à des endroits stratégiques en dehors de la salle tournante : dans l'antichambre, derrière la porte de service, et bien sûr dans la galerie couverte au-dessus de nous, avec les bardes et le clergé de Narrakhin. Et j'avais d'autres hommes encore sous la main, plus discrets, mais prêts à intervenir en cas de coup fourré : de fins bretteurs habillés en valets, la dague dans la botte, mêlés aux domestiques. Ceux-là avaient l'œil sur tout, surveillaient les plats pour parer à tout empoisonnement. Perchés sur le rempart du château, mes guetteurs observaient la foule massée sur le parvis ; ils avaient ordre de nous avertir si la violence éclatait au-dehors. Non qu'elle puisse nous affecter à l'intérieur du fort ; mais s'il fallait raisonner cette populace pour lui épargner un massacre, exhiber la Duchesse restait une option.

J'ai poussé un bref soupir pour chasser la tension qui m'habitait. La charte de reddition signée dans l'après-midi, nous entrons dans une nuit dangereuse. De folles rumeurs couraient dans la cité, réponse à la colère et à la frustration des partisans des Luari. Mais demain, tout serait fini : la cour reprendrait le chemin de la capitale, et cette guerre trouverait ainsi sa conclusion.

3. Témoignage d'Aïfe, la calfate

J'm'applique, ch'cause de mon mieux, merde ! T'auras qu'à corriger, si tu trouves que ch'fais des fautes. Déjà, j'assaye de m'souvenir. C'est ça qui compte, oui ou crotte ?

Les Destriers-Tonnerre, y sont passés sans nous voir – ou alors ils en avaient rien à braire du menu fretin comme nous. N'empêche que, pour le coup, j'ai bien failli me faire d'sus.

On a mis un moment avant d'oser traverser la rue aux Oies. Mais d'l'autre côté, la première moitié du groupe avait filé sans nous attendre. Disparue, Parwani, pffuit !

« C'est rien, a dit un type borgne derrière nous. Les planques dans la muraille, j'les connais aussi. Vais vous mener, moi. »

Faute de mieux, on l'a suivi jusqu'au rempart d'la cité, qu'est tout creusé de galeries, où y'a des gens qu'a vivent dedans. Mais les planques, le borgne, y les connaissait pas si bien qu'y disait, parole : on s'a perdus à explorer des p'tites niches de rien du tout, habitées par des ermites en prière et des rebouteux à quat' pièces d'argent. Sauf qu'aucune d'elles contenait les armes promises ; juste des singes, d'la fumée d'encens et des murmures chelous.

Asqu'elles existaient seulement, ces armes ?

Pour finir, on a tombés sur un groupe de cordonniers en maraude, avec leurs bannières de métier dans les pognes. Y z'ataient tout pareil que nous : l'envie d'castagner vissée au ventre, mais pas les moyens d'le faire correttement. Du coup, y z'avaient décidé de rejoindre ceusses qui protestaient sur l'parvis devant le château. Paumés pour paumés, y voulaient au moins faire entendre leurs voix.

En r'montant la rue Vieux Châblis avec eux, j'ai capté les singes qui cavalaient sur les toits autour de nous. Beaucoup de singes, qu'allaient dans la même direction. Et discrets, avec ça, plus silencieux qu'la brise. Des macaques égorgeurs, que ç'ataient ; entraînés à planter leur surin dans les défauts des armures. C'est là qu'j'a compris pour la première fois que nous, les p'tites gens, on s'rait pas seuls ce soir. Qu'y avait p'têt bien un plan quèquepart, une entourloupe pondue en haut lieu ; qu'on avait des alliés qui s'montraient pile-poil au moment qu'y choisiraient.

Ça faisait comme un rugissement dans ma poitrine : tous ensemble, on était forts, on avait pas froid. On allait tout casser !

Quand on a déboulé sur l'parvis, l'était déjà noir de monde : des centaines de patriotes qui braillaient des chansons du pays, torche allumée dans les pognes, face au pont-levis relevé. Parole, ç'atait beau à voir... Et les gens continuaient d'arriver par les ruelles, qu'ataient pas tenues par les Souranès ; personne pouvait empêcher not' flot de grossir. Les hommes d'armes du roi devaient s'contenter d'nous encadrer et d'nous tenir à l'oeil. Y'en avait un bon groupe de chaque côté d'la place : des sergents en armure, avec des lances, pis même des éléphants

derrière. Et aussi des arbalétriers aux fenêtres d'la halle aux draps – quéqueuzuns bien visibles, pour qu'on sache à quoi s'en tenir, et d'aut' cachés dans les étages. S'y leur prenait l'envie d'nous massacrer, y pouvaient faire un carton.

Ça nous empêchait pas d'bramer en chœur, pour qu'on nous rende Maroué. On avait tous la rage. Ma frangine couinait comme une harpie : quand c'est qu'on commence à les cramer, les Souranès ?

La foule a devenue houleuse ; elle faisait des vagues, qui forçaient les hommes d'armes à r'culer, puis r'avancer, puis r'culer encore. J'a fini par me r'trouver tout d'avant face à eux, au premier rang, alors j'me suis mise à les narguer, crier des saloperies et leur montrer mon trou d'balle. Autour de moi, ça poussait de pus belle ; les gens agitaient des gourdins sous le nez des sergents, qu'allaient pas tarder à devenir mauvais. Moi, j'atais tellement énarvée que j'avais oublié d'avoir la trouille. J'voyais pas qu'un méchant coup pouvait partir n'importe quand.

C'est encore l'onc' qui m'a sauvé les miches, en m'tirant en arrière, juste avant qu'les lances s'abaissent. J'a entendu un ordre, et rrac rrac rac ! Les soldats ont fait trois pas en avant. Quat' pauv' gars qu'ont pas bougé assez vite se sont r'trouvés empalés sur leurs fers. La foule s'a mise à refluer en panique. Ç'a fait une telle cohue qu'à l'aut' bout du parvis, des gens ont valdingué dans les douves ; y sont passés au travers d'la glace, pour jamais raparaître.

Pour sûr, ç'aurait pu tourner carnage à ce moment-là. Heureusement, les sergents ont jamais fait de quatrième pas. Au lieu de ça, y sont restés sur place, lances pointées, à gueuler qu'y fallait qu'on garde nos distances et qu'on cesse de faire les marioles, si on voulait pas s'faire trouer la bedaine.

On s'l'a tenu pour dit : on a r'froidi nos ardeurs, malgré not' furieuse envie d'venger nos morts. La haine, elle brûlait dans nos yeux, elle grondait dans nos gorges. Moi, j'rongeais mon frein ; l'onc' me tenait à l'œil, pour pas qu'je fasse de bêtise.

Çatte sorte de calme avant la tempête, l'a duré un moment.

Pis j'ai vu les singes s'assembler discrètement su'l'toit d'la halle au drap, et s'glisser dans les ch'minées, le couteau entr' les crocs... mon cœur a fait un bond.

Et alors, y s'est passé ce truc insensé, au château...

4. Témoignage de Lethor

Aux jongleurs ont succédé les dresseurs de Lynx et d'autres divertissements raffinés. Les constellations factices au-dessus de nos têtes scintillaient de tous leurs joyaux. Je dois l'admettre, la finesse des vins et des entremets m'emportait par moments loin de mes préoccupations sécuritaires. Quant à Akhil, nul délice n'aurait pu rivaliser avec celui qu'il savourait depuis l'après-midi : le parachèvement de son triomphe sur les Luari. L'orgueil transparaisait sur son royal visage comme un feu irradiant. Ah ! S'il avait eu la victoire plus modeste, s'il s'était abstenu d'humilier l'ennemi, les choses se seraient-elles passées différemment ?

Alors qu'on venait d'apporter les cygnes farcis, Maroué s'est levée avec lenteur, repoussant son assiette d'argent. Droite et digne, elle a promené son regard sur l'assemblée ; et pour la première fois, elle a souri, étirant le fond de poudre d'or sur ses joues – souri avec assurance, comme si elle était encore l'hôte souveraine en ces lieux. Puis, avec une courtoisie teintée d'ironie, elle s'est adressée aux sept témoins :

« Votre Sainteté, Honoré Commandeur ; seigneur vicomte, et vous Dame Duchesse ; sire l'éclusier, sire l'argentier, sire comte des mers grises. À tout acte important, il faut des témoins dignes de foi. Peu de vaincus ont eu le privilège de s'humilier devant une si noble septaine ; croyez bien que je suis éperdument reconnaissante de l'honneur que vous m'avez fait. Désormais, si quelqu'un venait à mettre en doute l'authenticité de ma... soumission, vous seriez là pour attester : j'y étais, ce jour-là ! J'ai vu Maroué apposer son sceau au bas du parchemin ! Vous rappellerez la teneur de la charte au mot près, si bien qu'il sera impossible à quiconque d'en contrevenir le sens et produire fausse copie – à moins que vos lèvres ne soient cousues, que vos langues ne tombent au fond de vos tripes, ou que vos tripes elles-mêmes ne remontent étouffer vos gosiers. »

L'Héritier-Roi a froncé le sourcil. J'ai pesté intérieurement ; je croyais la Duchesse trop

droguée pour de telles effronteries. Elle poursuivait pourtant, pleine de morgue :

« Dinez tout à votre aise sur les victuailles du pays Luari, puisque désormais, il est vôtre. Dinez à vous éclater la panse ! Quant à moi, afin que votre mémoire ne défaille jamais, je veux énoncer une fois encore les termes de ma reddition. Je les dépose humblement devant votre Majesté. Moi, Maroué, fille de la Lune et du Cerf, héritière de Kuntola, engage mes sujets, parents et vassaux... »

Et elle a commencé à réciter l'acte point par point, avec une solennité surjouée, devant une assemblée consternée. Personne ne pipait mot ; pas même Akhil, qui la scrutait d'un regard froid, cherchant à percer à jour ses intentions.

« Qu'on mette fin à cette bouffonnerie, a grommelé le Grand Flamine. Qu'elle aille déballer tout cela à son peuple du haut du donjon, et renvoie ces gueux brailards à leurs mesures ! »

Le religieux s'est raclé la gorge avec dédain, puis emparé d'un cruchon d'eau et servi une longue rasade, car il avait le palais singulièrement sec. Le liquide n'a pas suffi à clarifier son gosier : dans la foulée, je l'ai entendu émettre des sortes de grognements mouillés, comme s'il cherchait à éructer un glaviot très profond. Bientôt, ses efforts se sont mués en gargouillis douloureux. Il haletait comme un vieux chien sénile, les yeux exorbités. Dans son col de fourrure, quelque chose enflait, dilatant les chairs flasques de son menton d'une façon si nette et si obscène, que j'avais peine à le croire. Il m'a semblé que la lumière des lanternes diminuait subtilement autour de nous, tandis que les astres factices, au-dessus de nos têtes, s'embrasaient.

Dans une sorte de réflexe désespéré, le Flamine a agrippé l'avant-bras de sa voisine de table, la Duchesse de Beranthar ; puis il s'est courbé en avant, pris d'un violent haut-le-cœur.

Il a vomi ses tripes à grands jets, en trois ou quatre spasmes ; elles sont tombées dans son assiette, avec son estomac et d'autres organes que je n'ai pu identifier. Il les a contemplées un instant les yeux ouverts, sonné par le choc, gueule béante bavassant du sang. Puis il a réalisé qu'il en avait encore plein le gosier, et qu'elles étaient en train de l'étouffer. Pris de panique, il s'est efforcé en vain de cracher le reste, les mains sur la gorge, sous les regards médusés des autres convives. Je revois la

Duchesse lui administrer des claques secourables dans le dos, comme s'il s'agissait d'expulser une simple arête. Les entrailles du prélat s'entassaient sur la table, pendouillaient sur son menton ; mais l'esprit de la dame, ébranlé par le choc, se refusait à accepter ce qu'elle voyait. Et pendant ce temps, la voix de Maroué, imperturbable et triomphale, continuait à réciter mot à mot le traité de paix, avec une intensité croissante.

J'ai bondi sur mes pieds, en alerte.

À l'autre bout de la salle, le Grand Argentier a poussé un cri déchirant. Ses intestins ont crevé son ventre d'un seul coup, pour jaillir au-dehors tel un dragon furieux. Ils ont bondi vers la voûte, doués d'une vie propre ; exécuté une danse narquoise au-dessus de sa tête, avant de fondre sur lui comme un vautour, pour se nouer autour de son cou – et serrer, serrer pour l'étrangler. Son écuyer s'est précipité pour l'aider ; je l'ai vu empoigner à pleine main ce garrot vivant, s'efforcer de l'arracher.

Son dévouement n'était pas seulement vain ; il devait aussi lui être fatal.

Car le mal était contagieux. Déjà, une sorte de mélasse brunâtre suintait hors des narines de l'écuyer ; tout occupé qu'il était à tenter de sauver son maître, il ne semblait pas s'en rendre compte. C'était sa propre merde qui lui remontait dans les sinus, mêlée de bile et de vin. Puis il a commencé à hoqueter à son tour, tandis que ses organes, dans leur ascension fatale, écrasaient peu à peu ses poumons. L'instant d'après, il se courbait en deux pour dégoïser ses intérieurs.

Debout près du cadavre du Flamine, la Duchesse de Beranthar coassait, raide et livide, les deux mains sur son bas-ventre. Elle n'avait pas de sang sur la bouche ; mais à ses pieds s'entassaient ses viscères, expulsés par le bas. Lorsqu'elle a baissé le regard sur cet amas de chair luisant, ses yeux se sont écarquillés, tandis que son intellect appréhendait enfin la terrible réalité. Ses jambes ont défailli sur le coup ; elle s'est effondrée mollement sur le contenu de sa panse.

« Ne touchez pas les morts ! a braillé le Haut commandeur. Ça se propage par le contact ! »

Les premières stupeurs passées, la panique s'est emparée de l'assemblée. Reprenant ses esprits, Akhil s'est mis à hurler :

« C'est la sorcière ! Saisissez-la ! »

J'ai tiré ma dague et tourné sur moi-même à la recherche de Maroué. Mais par je ne sais quel sortilège, elle était partout à la fois. Une douzaine de magiciennes féroces, assises autour de la table à nous narguer, un sourire haineux sur leurs faces d'or. Cessant leur solennelle récitation, elles sont parties toutes ensemble d'un rire immense.

Quelques courageux se sont rués sur ces fantômes. Certains ont cru empoigner la véritable Duchesse de Narrakhin ; mais par la magie qui trompait leurs sens, c'est sur une nouvelle victime du mal qu'ils fermaient en réalité leur poigne, signant par la même occasion leur propre arrêt de mort ; ou bien ils pensaient décapiter notre ennemie d'un revers d'épée vengeur, mais c'est la tête d'un autre convive qu'ils faisaient sauter.

En attendant, le maléfice continuait à se répandre, frappant spontanément ou par contagion. Les uns déféquaient leurs tripes, les autres les dégueulaient morceau par morceau. Chacun s'écartait de ses voisins, guettait anxieusement les premiers signes du sortilège autour de soi. Les mourants s'accrochaient désespérément à leurs proches, et ce faisant, les condamnaient au même abominable trépas. Un souffle, un effleurement, une éclaboussure de sang y suffisait.

Les survivants ont voulu fuir, mais la porte principale était à présent cachée par la cloison courbe ornementale. Or la salle ne tournait plus, depuis un moment ; le bruit subtil des rouages s'était tû derrière nos cris d'horreur – preuve que le coup était préparé avec la complicité des valets du château. Dans la galerie couverte au-dessus de nous, on se battait : j'entendais le choc des épées. Deux de mes preux ont tiré la leur pour attaquer la cloison et nous tailler un passage vers le dehors, mais elle était plus robuste qu'elle n'en avait l'air. Seule la porte de service était encore apparente : je me suis rué vers elle en compagnie de l'Héritier-Roi et de plusieurs de nos chevaliers. Las ! Le battant de chêne était clos ; il refusait de s'ouvrir malgré tous nos efforts. Nous étions nombreux à crier pour alerter les soldats restés à l'extérieur. Derrière la porte, j'entendais également des voix ; puis des coups sourds, assénés avec force par des haches. Le battant a fini par voler en éclats, tandis que le jeune vicomte Suryl commençait à crachoter du vomi par les narines, provoquant un nouveau

flottement parmi nous.

Nous nous sommes rués au-dehors, dévalant l'escalier jusqu'à la cour du Château. Ah ! Aspirer une grande goulée d'air libre !

Le temps de reprendre notre souffle, je dénombrais les rescapés : outre l'Héritier-Roi, le comte de Surapur, huit de mes preux et une douzaine de courtisans et courtisanes grelotaient autour de nous. Aucun des sept témoins n'était du nombre : tous avaient péri dans la salle tournante. Sans doute étaient-ils la cible première du sortilège vengeur de Maroué. Un maléfice qu'elle avait tressé dans les termes mêmes de sa reddition...

Malgré la terreur qui hantait son visage, Akhil conservait encore un semblant de sang-froid. Le gel était mordant ; par-delà l'enceinte du château, on entendait chanter la foule rebelle, sur le parvis. Le Roi s'est apprêté à donner un ordre. Mais soudain, plusieurs hommes titubants sont sortis à leur tour du palais, berçant leurs tripes ente leurs bras ; alors l'abomination a recommencé à l'extérieur, contagion après contagion. Dans sa panique, le comte de Surapur a hurlé aux gardes d'abaisser le pont-levis pour nous permettre de fuir hors de la forteresse.

« Non, imbécile ! j'ai crié. Il y a la foule, dehors !

— Tais-toi, fou que tu es ! m'a rabroué sèchement le Roi. Il faut sortir de ce château maudit ! Le maléfice rôde dans ses moindres pierres. »

Et lui-même s'est mis à rassembler nos preux et à les disposer en position autour de lui, pour tenter une sortie en force.

« Les destriers ! a crié quelqu'un. Allez chercher les destriers ! »

Trois chevaliers se sont précipités vers les écuries à l'autre bout de la cour. Alors qu'ils s'apprêtaient à les atteindre, les chevaux à l'intérieur se sont mis à ruer furieusement dans leurs stalles et gargouiller d'affreux hennissements d'agonie. Aucun de nos gars n'a osé entrer : ils juraient que le sortilège venait de frapper les bêtes après les hommes.

« Par les Trois Foutres, sortons de cet enfer ! » a beuglé le Roi.

Nous avons franchi le porche du château en courant, pour nous arrêter net au milieu du pont enjambant les douves, face à la foule des citadins, qui crépitait de centaines de torches sur le parvis. Tout à notre panique, nous avons largement sous-estimé sa densité et sa détermination. Un bon

millier de gueux nous séparaient de nos lanciers massés sur les bords de la place.

À notre arrivée, un silence menaçant s'est abattu sur cette populace.

« Il faut forcer le passage, sire ! l'a exhorté le seigneur de Surapur. Tout de suite, avant qu'ils réagissent ! »

Mais le roi hésitait, médusé par les rebelles qui le toisaient avec une avidité haineuse. Il était à pied et vulnérable ; et dans leurs yeux, il lisait une telle ardeur de tuer !

Nous étions là, coincés au-dessus des eaux gelées, lorsque l'un des gardes qui se tenaient derrière nous s'est éventré sans crier gare. Ses tripes sont tombées au sol ; elles ont commencé à ramper d'elles-mêmes vers le monarque, comme un long serpent tortueux. Je crois que le sortilège tendait vers Akhil depuis le début, se rapprochant de lui homme par homme ; il a dû le comprendre à ce moment. Ses preux aussi l'ont déduit ; ils ont réalisé qu'ils seraient les prochains. Ils ont fait la seule chose qui pouvait les sauver : ils ont mené leur souverain vers la foule et tenté de passer en force pour rejoindre nos sergents. « Écartez-vous ! ils beuglaient. Place ! Place ! » ponctuant leur charge d'impressionnants moulinets d'épée. Quelque part derrière les fenêtres de la halle aux draps, des arbalètes ont claqué ; l'un de nos chevaliers s'est effondré, un carreau dans l'orbite. J'ai poussé un juron : tout à l'heure encore, ces maisons étaient tenues par nos tireurs ; qui donc les en avait délogés ?

Un autre carreau a sifflé à mes oreilles, suivi d'une détonation d'arme à poudre ; puis une grande clameur s'est élevée autour de nous. De sous les manteaux des bourgeois ont émergé des armes de fortune, couteaux de boucher et hachoirs. Très vite, il est devenu impossible d'avancer ; nos hommes se sont mis à sabrer réellement dans la foule, à grands coups d'épée. Mais les gens de Narrakhin étaient comme enragés ; ils n'ont pas tardé à se jeter sur eux en masse pour les plaquer au sol et les massacrer. De grandes torches ont embrasé les riches vêtements des courtisans qui nous entouraient ; j'ai vu le comte de Surapur se transformer en brûlot vivant.

J'ignore par quel miracle j'ai réussi à m'extraire de ce piège mortel, avec quelques rares compagnons.

Notre roi, bien sûr, n'a pas eu la même chance. Il est resté pris dans cette nasse hostile, livré à ce peuple qu'il avait voulu soumettre ; à cet ultime instant, il a pu mesurer tout le poids de sa rancœur. Je l'ai vu disparaître sous leur presse, tignasse dorée déjà tachée de rouge, le bras levé, tel le mât d'un navire qui sombre.

5. Témoignage d'Aïfe, la calfate

Ma frangine, la balèze, elle jure que ç'a't elle qu'a tordu le cou de Sa Majesté entre ses grandes pognes ; elle raconte ça à qui veut l'entendre. Parole, elle en est bien capable : après tout, j'l'a vue d'mes yeux danser sur le cadavre de ç'couillon. Je parierais quand même pas qu'elle l'a buté – vu que des tas d'autres l'ont peut-ê't bien fait avant elle, à grands coups d'botte dans la tronche. Mais si sœurette s'donne le mérite, ça m'va : ça la rend tellement heureuse quand elle raconte, ça la fait rigoler comme une bossue. Un vrai bonheur à voir !

C'est grande merveille, qu'y soit venu s'donner à nous comme ça, le Roi ; si l'était resté à l'abri derrière ses murailles, on aurait pu se gosiller toute la nuit sans lui faire le moindre mal. Jamais on en aurait fait d'la bidoche.

Quand la foule s'a t'écartée un peu d'sa charogne, on a zieuté autour de nous. Une partie de l'escorte avait réussi à traverser pour rejoindre les sergents qu'encadraient la place ; mais depuis, z'étaient tenus en joue par des gars à nous, des types en armure qu'avaient surgi d'on ne sait où, avec des lances, des épées et de ces p'tits canons à main qui vous percent le fer comme rien. Deux éléphants de guerre avaient déjà tombé sous leurs boulets. Un troisième s'atait fait crever les yeux par les singes ; y barrissait sa colère en renversant tous ceusses qui traînaient dans ses pattes. Ç'atait un tel foutoir que les Souranès ont bien été forcés de se r'plier dans la rue Vieux Châblis. Les macaques les ont suivis par les toits, pour mieux les houspiller.

Quèque gars à nous sont entrés au château, vu qu'y était grand ouvert. Pis Maroué elle-même l'a apparue sur le pont, sans armes, mais avec un bon sourire aux lèvres. Ç'atait elle, parole : rousse comme une dragonne et fière de son bon tour. L'a levé le bras bien haut, pour nous montrer un

parchemin déroulé. Ç'atait l'acte de reddition ; y s'est enflammé tout seul sous la lueur d'la lune, comme elle avait promis.

C'te vivat qu'on a poussé, tous, quand l'est tombé en cendres ! Comme si not' cœur explosait d'joie ! Comprenez ? La charte cramée, les témoins tous morts, le traité valait plus rien. Ç'atait comme si on v'nait d'rentre chez nous, sauf qu'on avait jamais quitté chez nous. Alors on a chanté encore une fois *Les flèches de Nuudara*, tous ensemble, pour célébrer ça.

Pis on s'a répandus dans les rues pour massacrer les Souranès et les cramer dans leurs baraquements, tout l'reste de la nuit.

(Ce récit sert de prologue à la saga *des Sentiers des Astres*. Pour en savoir plus sur la guerre civile et les sortilèges de Maroué, n'hésitez pas à découvrir le premier tome, *Manesh*.)

Cette plaquette Fureur de lire est éditée en collaboration avec la BiLA. La Bibliothèque des Littératures d'Aventures, spécialisée dans les littératures de genre (policier, fantastique, sentimental, science-fiction...) est un centre de conservation et de formation de la commune de Chaudfontaine subsidié par la Fédération Wallonie-Bruxelles.



www.bila.ink

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Stefan Platteau (2022)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2022/7823-9
ISBN : 978-2-930964-66-9

Dans un style travaillé, Stefan Platteau puise aux fondations de la fantasy, à un exotisme magique fait de fascinations et de terreurs, où l'on tremble devant les dieux, où les actes surnaturels se paient au prix fort, où l'on ne ressort pas indemne des combats. Salué dès son premier ouvrage par de grandes figures de l'imaginaire (Ayerdhal, Jean-Philippe Jaworski, Justine Niogret), Stefan Platteau aime mêler dans ses textes l'humanité des personnages et le souffle de l'aventure. Sa suite romanesque *Les sentiers des astres*, dont plusieurs tomes ont été récompensés, présente l'auteur comme une voix reconnue de la fantasy de langue française.



Du même auteur :

Les sentiers des astres, Manesh, tome 1, Bordeaux, Les moutons électriques, 2014, rééd. Paris, J'ai Lu, 2016.

Les sentiers des astres, Dévoreur, hors-série, Bordeaux, Les moutons électriques 2015, rééd. Paris, J'ai Lu 2018.

Les sentiers des astres, Shakti, tome 2, Bordeaux, Les moutons électriques, 2016, rééd. Paris, J'ai Lu, 2017.

Les sentiers des astres, Meijo, tome 3, Bordeaux, Les moutons électriques, 2018 ; rééd. Paris, J'ai Lu, 2019.

Les sentiers des astres, Jaunes yeux, tome 4, Bordeaux, Les moutons électriques, 2021.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES